

part Alexandrie et Novare, se détachèrent de la métropole et voulurent se gouverner à leur manière, soit en se constituant en républiques indépendantes, soit en se plaçant sous l'autorité d'un prince étranger. Les uns voulaient le roi de France pour maître, d'autres lui préféraient son fils le dauphin Louis. Le duc de Savoie avait ses partisans, les Vénitiens, le marquis de Monferrat, le duc d'Orléans avaient les leurs; le trouble et l'anarchie étaient partout. Ce n'était là cependant qu'une partie des embarras qui paralysaient l'activité des capitaines et défenseurs de la liberté. Les hommes que la politique ombrageuse et cruelle de Philippe Visconti avait jetés en exil, et dont les biens, soumis à la confiscation, avaient été vendus, rentraient d'autorité dans leurs héritages, après en avoir chassé ou tué les acquéreurs. Le meurtre devenait si fréquent, qu'il n'y avait plus de sécurité pour personne, situation qui se produit invariablement dans un état, lorsque le système politique qui maintenait chaque chose à sa place a cessé d'exister et qu'on est en quête de nouvelles théories, de nouveaux principes de gouvernement. Cependant les ateliers étaient vides; les artisans encombraient sans relâche la place publique, demandant à grands cris que le gouvernement donnât satisfaction au peuple pour les misères du passé, assurance et garantie de bien-être pour l'avenir. Comment s'y prendre pour donner satisfaction à cette multitude et apaiser ses clameurs menaçantes? Les ateliers nationaux n'avaient pas encore été inventés; ils l'eussent été, que le défaut d'argent dans les caisses du trésor n'aurait pas permis d'employer cet expédient. Grandes étaient donc les inquiétudes des capitaines et défenseurs de la liberté. Après de longues délibérations ils arrêtèrent: que la ville de Milan étant à jamais affranchie de la tyrannie et destinée à vivre perpétuellement en liberté, il était opportun de démolir la citadelle qui la dominait, monument d'oppression qui ne pouvait dé-